

La vie, la mort, le sens, la trace....

Nos observations et connaissances attestent sans ambiguïté que rien dans l'univers physique observable n'est éternel. Toute forme, tout agrégat, quel qu'il soit, du minéral à l'Homme en passant par le végétal et l'animal, est frappé du sceau de la temporalité (plusieurs milliards d'années pour une étoile à quelques nano secondes pour certains agrégats de particules)

En l'état actuel des connaissances (théorie du big bang), il semblerait que seule la façon dont évoluera le Tout, l'univers lui-même, reste incertaine. En effet, faute de connaître la masse totale de l'univers dont seulement 5% des constituants est actuellement observable, le modèle du big bang ne permet pas de savoir si l'expansion actuelle de l'univers continuera « éternellement » par dilution, refroidissement et croissance d'entropie asymptotiquement donc infiniment ou si, au contraire, après l'actuelle phase d'expansion devrait suivre une phase de récession qui s'achèverait elle en implosion ou big crunch, mort plus rapide si l'on peut dire, puisqu'il s'agit là d'une échéance de l'ordre de 15 milliards d'années au minimum si le mouvement de récession venait à s'amorcer maintenant.

Quoi qu'il en soit, ce qui paraît clair, c'est que le Tout, à l'instar des parties qui le constituent, ne saurait se figer en une quelconque éternité statique sans en mourir. **Exister c'est changer d'état. Ce qui subsume qu'à tout instant vie et mort soient étroitement imbriquées. Pour que vive le présent, ce qui fut ne peut plus être. Autrement dit pour que « vive la vie » et qu'advienne le « nouveau » inexorablement « l'ancien » doit disparaître.**

Mais alors, pourquoi la mort qui se confond avec la vie sous l'angle exogène nous affecte-t-elle tant sous l'angle endogène?

Sous l'angle endogène, on peut penser que ce qui fait **la spécificité essentielle du genre humain**, par opposition aux autres formes matérielles ou vivantes également provisoires mais qui elles ne le savent pas, **c'est que précisément l'Homme sait lui qu'un jour il mourra**. Cette connaissance alliée à son ego dont elle est peut-être l'essence même, donne à sa vie un relief particulier, comme une contradiction, un contraste, une profondeur, entre sa pulsion de vie et la conscience qu'il a de sa précarité.

Partant, **l'Homme trouve là motif à se mobiliser pour sa survie**. Depuis la nuit des temps, l'Homme cherche par tous les moyens, non seulement à survivre, mais à se survivre. Les chemins de « la puissance de vie » de son élan vital ne lui suffissent pas puisqu'ils ne lui assurent pas l'immortalité. Alors il explore et/ou invente les chemins de « l'importance de vie » en quête d'un savoir, d'une vérité qui elle au moins lui survivrait.

Sans conscience de sa précarité, la vie ne serait pas ce qu'elle est pour l'Homme. La mort donne sens ou non sens à la vie. Quel sens aurait la vie si nous étions éternels ? Vraisemblablement aucun, peut-être d'ailleurs en serait-il de même si nous ne savions pas que nous sommes mortels : Dans les deux cas, nous nous laisserions vivre puisque la vie n'aurait aucun sens : ni sens, ni non sens. Nous n'aurions pas à chercher et/ou à l'inventer le sens de notre vie. La vie serait simplement là et nous n'aurions plus qu'à la vivre sans nous interroger.

La perspective de la mort donne sens à la vie puisqu'elle nous pousse à l'inventer autre et autrement, en quelque sorte pour nous l'approprier ou pour nous en séparer :

- Soit, en effet, elle mobilise notre énergie de survie et nous pousse à l'action, à la réflexion et aussi à l'amour bien au-delà de nos simples besoins vitaux et l'on peut dire à cet égard que la mort étant ainsi « la muse » de notre réflexion, de notre savoir et aussi de notre capacité d'aimer, elle est aussi notre victoire.
- Soit, au contraire, elle démobilise notre énergie bien en deçà de nos besoins vitaux et c'est alors en victime que nous présentons face à elle.

Mais toute disparition, toute mort n'est pas un effacement total. Toute présence, toute forme ayant existé depuis la nuit des temps laisse des traces. Si ces formes n'avaient pas été ce qu'elles ont été, le présent ne serait pas ce qu'il est et le futur ne serait pas non plus ce qu'il sera. Toute histoire individuelle ou collective prolonge la trame et l'histoire de ce qui fut. Dans le présent, le passé survit quelque part éternellement. Le présent s'enracine toujours dans le passé. **Tout présent, toute vie, est à la fois nouveauté et souvenir, émergence et rémanence.** A cet égard nous pouvons penser que **nous ne mourrons pas** mais que seulement, peu à peu, **nous nous éteignons dans la profondeur du temps.**

Certes, la trace d'un Mozart ou d'un Einstein, pour ne citer qu'eux, paraît plus nette et vivace au cœur des Hommes que celle de l'immense majorité des anonymes qui eux aussi contribuèrent à leur façon à bâtir notre histoire. Mais ces traces sont-elles vraiment aussi importantes qu'il y paraît si on les rapporte à l'histoire des Hommes eux-mêmes poussières d'étoiles de l'univers dans la profondeur de son histoire de 15 milliards d'années ? Et puis, leur trace, au fond des choses, leur appartient t-elle vraiment ? Ces génies n'ont-ils pas seulement été des catalyseurs particuliers de l'histoire des hommes en marche ? Or, le catalyseur n'est pas la pâte du pain puisqu'il n'en est que le levain ! Sans spectateur, il n'y a pas d'artiste -sous cet angle l'œuvre est tout autant celle de l'artiste que celle du spectateur- de même que sans adepte d'une théorie, il n'y a pas plus de théorie que de savant qui tiennent en soi non plus.

**Faire et apprécier c'est vivre. Ne pas apprécier c'est vivre aussi, si l'on fait autre chose à la place.
Ne pas apprécier et ne rien faire, c'est subir et c'est peut-être mourir un peu trop vite.**